

Camille Claudel – Ph. Bulinge – Extrait de la scène 4

Camille est au beau milieu de la scène. Elle a treize ans. À genoux. Le visage faiblement éclairé par une lumière rasante sensée signifier que le jour se lève à peine. On doit sentir que son corps est un peu gauche, que ses airs gardent des traces du poupon qu'elle a dû forcément être. Forcément un peu.

Ses mains sont sur le sol, légèrement écartées l'une de l'autre. Les doigts en éventail. Elle commence, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement, à pétrir une glaise imaginaire... Les mains qui s'ouvrent et qui se referment. Le mouvement est fluide, particulièrement, car la terre est d'abord humide de la nuit et de la rosée du matin. Le mouvement s'accélère alors et se fait force. La terre est lourde d'eau et de sueur.

Paul, mon petit Paul... Je sais que tu dors, mais dis-lui, toi, que je dors encore. Dis-le-lui. Je sors par la petite porte. Dis-le-lui, que je dors encore. N'aie pas peur, je vais là où je vais. Je vais là où je me trouve. Cache un oreiller sous ma couverture, et un deuxième aussi. Mes pieds sont déjà mouillés mais je cours. C'est la rosée, ma bonne fée, pas d'aventures, sois en sûr, je vais bien travailler.

Camille a quatorze ans. Au lieu de s'occuper de robes à fleurs et des gentils mâles qui passent et traversent les rues provinciales de son adolescence, elle traverse au matin les landes de son pays natal et enfouit ses mains dans la terre.

La terre, qui est lourde d'eau et de rancœur.

Ne crie pas, ma petite maman... Ne crie pas, tu cries tout le temps... Et tout le temps cela résonne en moi quand je suis avec la terre, quand je la serre, et quand je crée... Alors je crée des cris, encore et encore, et je ne veux pas... Ne crie pas, ma petite maman, tu sais bien que je veux créer le vent, que je veux créer les visages, les mains et les jambes... Il y a une haine qui naît en moi... Il y a une haine qui assèche l'argile et dont je ne veux pas... Alors je cours, dans la rosée du matin, même si tu sais que je ne dors pas. Alors je cours me retrouver, petite maman, là où la douceur de la glaise est sur ma peau.